

ment: M. l'amiral de Montagnac, qui s'était fait excuser, et M. le duc de Laroche-foucauld-Bisaccia, qui n'a pas fait connaître le motif de son absence.

Plusieurs membres de l'Assemblée avaient accompagné leurs collègues de la Commission de permanence et se sont réunis dans un des bureaux de la Chambre, à l'issue de la Commission.

## ÉTRANGER

L'Agence carliste nous communique la dépêche suivante :

Bayonne, 9 mai, midi.  
Les généraux carlistes Dorregaray et Olo viennent de remporter à Puerto-Eraul une importante victoire sur la colonne républicaine Navarro. — Ce colonel, un commandant du génie et un grand nombre d'officiers et de soldats ont été faits prisonniers.

Les carlistes se sont emparés d'une pièce d'artillerie.

Cette nouvelle est confirmée par un bando du gouverneur de Pampelune, publié par le *Bulletin officiel*.

En confirmation de cette dépêche, nous recevons une lettre de Bayonne, de laquelle il résulte que les soldats et officiers qui ont été faits prisonniers sont au nombre de trois cents. Les carlistes se seraient en outre emparés, non pas d'une, mais de trois pièces d'artillerie, et soixante hommes seulement, parmi les soldats débandés du bataillon de Séville, auraient pu se retirer précipitamment à Estella.

Frontières des Pyrénées, 9 mai.

L'ancien général de Charles V, don Joaquim Elio y Eyperbeta (il en reste peu de ce temps-là), le compagnon de Zumalacarréqui, le brillant officier de la garde royale de Ferdinand VII, aujourd'hui chef d'état-major général de toutes les armées carlistes, vient de prendre le commandement des divisions basco-navarraises.

La famille Elio est une des plus illustres, non-seulement de la Navarre, mais de l'Espagne, et ses ancêtres ont toujours donné l'exemple des grands courages et des grandes vertus.

Nous qui avons eu l'honneur de combattre aux côtés du général, qui l'avons vu calme, maître de lui, au milieu de la mitraille, nous qui l'avons vu dans les salons des souverains ou notabilités de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France, charmer à la fois grands et petits, hommes et femmes, par son esprit, l'élevation de ses idées et la distinction de ses manières, nous regrettons de ne pouvoir donner que quelques détails biographiques sur cette vie toute dévouée à la légitimité espagnole.

Rappelons cependant que le général don Joaquim Elio était chef d'état-major de la division Zariategui lors de la marche sur Madrid du roi Charles V en 1837, qu'il commandait les armées de province en 1839, et qu'il eut l'honneur de défendre pied à pied les positions d'Urdax, quand le Roi combattit par la quadruple alliance et trahi indignement par Maroto, vint demander asile à la France.

Depuis lors, il n'a pas cessé d'être le premier conseiller de Charles VI à Naples et en Angleterre; de Charles VII en Styrie, en France et en Suisse.

Son entrée en Navarre a eu lieu le 3 par... avec un état-major où nous retrouvons des noms bien connus à Madrid et à Paris.

D'abord, son fils don Juan Elio et son neveu M. Xavier de Barrante, fils du comte de ce nom, grand propriétaire des Basses-Pyrénées; puis deux frères du marquis de la Romana, don Carlos Caro, comte de la Castelvalterro, don Thomas Caro.

Ces aides de camp partageront l'honneur de seconder le général avec les marquis de las Hormazas et Vallecarrón, don Carlos Calderon, etc., etc., qui combattent déjà depuis plusieurs mois.

Une anecdote caractéristique.  
Un reporter du journal américain *New-York Herald*, M. Triclic, a voulu, à l'instar de M. Camille Farcy du *Figaro*, étudier la situation carliste, et suivre pendant quelques jours les opérations du quartier général.

On était à Penacerrada, et l'état-major causait gaiement sur la place de cette ancienne ville forte.

M. Triclic, un peu surpris de voir au milieu de ces soi-disant bandes de brigands de véritables gentlemen, parfaitement armés et équipés et chaussés de bottes à l'écuycère, demandait à un sergent :

— Quel est donc cet élégant officier ?  
— Don Carlos Calderon, fils d'un grand banquier de Madrid: il a 100,000 pesetas de rente.  
— Et cet autre ?  
— Le marquis de las Hormazas, qui en possède au moins autant.  
— Vos chefs sont donc tous millionnaires ?

— Non, monsieur, pas tous, mais tous ont pourvu à leur armement et à celui de huit ou dix de leurs amis.

La vérité est que les carlistes du dix-neuvième siècle, comme leurs ancêtres du moyen-âge, mettent au pied de leur Roi leurs vies et leurs fortunes (*vidas y haciendas*).

Malgré ses soixante-dix ans, le général Elio a toute la force et l'énergie d'un homme jeune. Le prestige de son nom doublera bientôt l'effectif des bataillons, et ses qualités stratégiques garantissent le succès des grandes opérations dont son entrée est le signal.

Nous savons que plusieurs milliers de fusils, débarqués à... viennent d'être distribués aux volontaires de la Guipuzcoa, Biscaye, Alava et Navarre, et la *Gaceta* de Madrid, elle-même, annonce que Perula, à la tête de deux escadrons carlistes, vient de passer l'Ebre à San Vicente et de faire une longue reconnaissance le long de ce fleuve.

Le général Elio commencera-t-il par franchir cette ligne stratégique laissant derrière lui le fameux Novillas ? Ne préjugeons rien, mais le général carliste ne saurait prendre au sérieux le général républicain.

Qu'a fait celui-ci depuis trois mois ? Rien.

Quelles sont ses victoires ? Point. Il a coupé des ponts, voilà tout, et bien inutilement, car ils lui étaient plus nécessaires qu'aux carlistes.

Aussi les militaires lèvent les épaules quand ils l'entendent dire qu'avant quinze jours il ne restera plus un carliste en Navarre.

Toujours les mêmes fanfaronnades ; Moriones avait dit cela il y a six mois.

L'Europe doit y être habituée maintenant, et n'oubliera jamais le fameux ordre du jour de Velarde, annonçant à ses soldats la rentrée en France par Campredon, le 23 avril, à 7 heures du matin, de S. A. R. l'infant Don Alphonse avec tout son état-major.

Velarde avait fait plus, il avait forcé les populations à illuminer pour célébrer la fin de la guerre carliste en Catalogne.

Malgré son plan, Novillas, renvoyé par le général Elio comme Moriones par Dorregaray, rentrera à Madrid, s'il y rente, non en vainqueur, mais en vaincu. — LARZAT.

On nous écrit de Bayonne, le jeudi 8 mai :

« Une très brillante affaire vient d'avoir lieu près d'Estella. Dorregaray a battu le bataillon de Séville, commandé par le colonel Navarro, a fait 300 prisonniers, parmi lesquels Navarro, pris 3 canons. 60 hommes seulement sont rentrés dans Estella ; tout le monde est tué, blessé ou prisonnier. La nouvelle vient d'en être envoyée officiellement à tous nos amis.

Les gitanos continuent leurs atrocités : ces jours derniers, le curé de la cathédrale de Vittoria a été assassiné en pleine rue ; ces misérables ont coupé son corps par morceaux, qu'ils lançaient de tous côtés. Près de Vera, un jeune carliste a eu les oreilles coupées ; un gitanos le a mises au bout d'un bâton, puis les a promenées par la ville en se mettant en chemin pour l'un, qu'il a parcouru, son trophée à la main. Il faudrait des colonnes, si l'on voulait écrire les actes de barbarie continus qui placent ces hommes bien au-dessous de la bête féroce. »

LE CONFLIT DANS LA LOUISIANE. — Un télégramme de Philadelphie donne au *Times* ces détails sur le conflit :

« Un conflit a surgi à Saint-Martinsville (Louisiane). M. M'Enery avait convoqué une réunion pour protester contre les impôts dont le gouverneur Kellogg avait ordonné la rentrée. Kellogg y envoya 100 policiers et un canon, afin de soutenir les employés chargés de la perception. La police, en arrivant près de la localité, le dimanche, trouva 300

hommes et deux canons placés dans une forte position, en avant de la ville.

Il y eut des escarmouches, dans lesquelles trois policiers furent tués et un blessé.

La police demanda des renforts. Kellogg ne put en envoyer, les bateaux à vapeur refusant de les transporter, 50 hommes étaient ainsi retenus à Brashear.

Les opposants s'étaient postés le long du Bayou pour empêcher l'arrivée des renforts.

D'après les dernières nouvelles de Saint-Martinsville la police était cernée et s'était retirée dans le bâtiment du tribunal, où elle se retranchait.

## ROUBAIX -- TOURCOING ET LE NORD DE LA FRANCE

Le Conseil municipal de Roubaix est convoqué pour mardi prochain, à sept heures et demie. Contrairement à ce qui se pratique ordinairement, les conseillers n'ont pas reçu d'ordre du jour et la plupart vont se rendre à l'hôtel-de-ville sans savoir probablement quelles questions ils seront appelés à examiner. Cette façon de procéder n'est vraiment pas faite pour justifier la fameuse devise électorale : « Le progrès par l'étude, le contrôle et la liberté. »

A propos de contrôle, nous sera-t-il permis de demander pourquoi nos édiles sont toujours convoqués en dehors des délais légaux ? Ne serait-il pas mieux de se réunir en session légale, au lieu de multiplier les séances extraordinaires — dans lesquelles on ne fait d'ailleurs que des choses fort ordinaires — et qu'idoivent gêner beaucoup les conseillers appelés au dehors par leurs affaires. Il nous semble que cette réforme permettrait d'apporter plus de régularité dans l'étude et le contrôle des questions municipales.

Les opérations du conseil de révision sont fixées ainsi qu'il suit :

Tourcoing-Nord, 28 juin, à 8 h. du matin ;  
Tourcoing-Sud, 28 juin, à 4 heures.  
Roubaix-Ouest, 23 juillet, à 8 h. du matin ;  
Roubaix-Est, 23 juillet, à 2 heures ;  
Lannoy, 25 juillet, à 3 heures.

Le nombre des jeunes gens inscrits pour les deux cantons de Roubaix est de 412.

La chambre des notaires de l'arrondissement de Lille est composée de la manière suivante pour l'exercice 1873-1874 :

M. Deledicque, de Lille, président ;  
M. Desmazières, d'Armentières, premier syndic ;  
M. Courmont, de Lille, deuxième syndic ;  
M. Lebigre, de Lille, rapporteur ;  
M. Herlin, de Lille, secrétaire ;  
M. Ducrocq, de Marc-en-Barœul, trésorier.

MM. D'haluin, de Quesnoy-sur-Deûle ; Bonnaert, de Templeuve ; Deroy, d'Aubers, membres.

Une revue du corps des pompiers, à l'occasion de la fête de St-Mamert, a eu lieu aujourd'hui à midi sur la Grande-Place.

Avant le défilé, M. Deregnatcourt, maire, et M. Deleporte-Bayart, adjoint, ont félicité M. le commandant du corps, de la belle tenue de ses hommes.

M. le maire et M. Deleporte-Bayart, assistaient au défilé sur le perron de l'Hôtel-de-Ville.

La musique de la Grande-Harmonie prêtait son concours à la cérémonie.

Hier, la voiture de M. G., boulanger, stationnait route de Lannoy, lorsque au moment où le conducteur s'apprêtait à monter sur le siège, le cheval s'emporta et dans une course furieuse parcourut la route jusqu'à la place St-Martin. En

cel endroit il ralentit son allure, ce qui permit à un passant de se rendre maître du fougueux animal. Aucun accident n'est à regretter.

Trois individus étaient pris en contravention hier, à une heure assez avancée de la nuit. La démarche de plusieurs dénonça de copieuses libations ; ceux dont la voix enrouée pouvait émettre encore un son, troublaient par des cris qui n'avaient rien d'humain, les paisibles dormeurs dont les bonnets de coton se montraient aux fenêtres.

La gendarmerie de l'arrondissement d'Arvesnes, arrêtée assez fréquemment depuis une quinzaine des individus signalés à sa vigilance, comme inculpés de vols de déchets commis dans les environs de Lille, Roubaix, Tourcoing. Un de ces recéleurs, nommé Pinchon, vient encore d'être trouvé à Ohain et viendra grossir la bande qui attend sous les verrous, de rendre compte de ses vols ou de ses recels.

Les nommés J. B. Desmettre, repasseur de cartes et Louis Leman, ouvrier maçon, auront à répondre prochainement devant le tribunal correctionnel d'un délit d'outrage et menaces envers des douaniers de la brigade de Watrèlos. Ces agents du fisc maintenaient un fraudeur, arrêté à la frontière ; lorsque les deux inculpés, réclamèrent la liberté du prisonnier.

L'attitude énergique des agents ne permit pas à ces individus d'accomplir leurs menaces.

Le tribunal correctionnel d'Arras a condamné hier à six mois de prison pour vol à l'usage Verrier, âgé de 25 ans, maçon à Wasquehal (Nord).

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le lundi 12 mai 1873, à dix heures, en l'église Notre-Dame, pour le repos de l'âme de Dame CAROLINE-JOSEPH DELERUE, épouse de Monsieur THÉODORE BULTEAU, décédée à Roubaix, le 7 avril 1873, dans 76<sup>me</sup> année.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu. 3886.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le lundi 12 mai 1873, à neuf heures, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur ANTOINE-EDOUARD HUMEZ, lieutenant de la première Compagnie des Sapeurs-Pompiers, décédé à Roubaix le 13 avril 1873, dans sa cinquante-cinquième année.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le mardi 13 mai 1873, à 10 heures, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur HENRI-JOSEPH GADENNE, époux de Dame ADELE WATTEAU, décédé à Roubaix le 1<sup>er</sup> mai 1872, à l'âge de 37 ans et 5 mois.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le mardi 13 mai 1873, à 10 heures, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur HENRI-JOSEPH GADENNE, époux de Dame ADELE WATTEAU, décédé à Roubaix le 1<sup>er</sup> mai 1872, à l'âge de 37 ans et 5 mois.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le mardi 14 mai 1873, à dix heures, en l'église Sainte-Elisabeth, pour le repos de l'âme de Dame SOPHIE-EUGÉNIE-ADELAÏDE-JOSEPH DAUCHY, épouse de M. Désiré LORIDANT, décédée à Roubaix, le 10 mai 1872, dans sa cinquante-cinquième année.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Cours public de Physique  
Lundi 12 Mai, à huit heures du soir.  
Oxydes métalliques : propriétés, classification, préparation. Potasse et soude : propriétés. Oxydes de fer. Oxydes de manganèse. Oxyde de zinc. Oxydes de plomb. Usages : analyses, mortiers, peinture, teinture.

Cours public de chimie  
Mercredi 14 Mai, à huit heures du soir.  
Autres effets de l'électricité statique. Applications : analyses endométriques, paratonnerres.

## Faits Divers

M. Francisque Sarcy a reçu de l'un de ses camarades de l'Université, en ce moment à Sainte-Barbe, une intéressante lettre sur un fait qui s'est passé dans cette institution quinze jours environ avant Paques, et qui est des plus honorables pour un maître d'études, M. Bucchini. Voici la lettre en question, qui est publiée par le *XXI<sup>e</sup> Siècle* :

Un matin, vers quatre heures trois quarts, un élève vient réveiller M. Bucchini, surveillant d'un des dortoirs, et lui dit que de ses camarades, évidemment atteint d'un accès imprévu de somnambulisme, vient, après l'avoir frappé pendant son sommeil, de disparaître du dortoir.

Le maître se lève à la hâte, met les élèves et les garçons de service en compagnie pour découvrir le fugitif. On le découvre bientôt couché dans une gouttière, une jambe pendante au-dessus de la corniche, quatre étages au-dessus du sol de la cour. Sur le conseil de M. Bucchini, vite les élèves descendent leurs matelas dans la cour et sans bruit, sans dire un mot, de peur de réveiller leur malheureux camarade suspendu à trente mètres au-dessus du sol, ils entrent au-dessous de la gouttière toutes les matières du dortoir.

Guidé par les garçons, M. Bucchini arrive dans les combles, près d'une ouverture percée dans le toit, d'où le malheureux somnambule s'est laissé glisser jusqu'à la gouttière, pour aller ensuite, en suivant un chemin étroit, se coucher à l'autre bout du bâtiment, la moitié du corps suspendue dans le vide.

Il faut, pour sauver le malheureux qui dort au-dessus de l'abîme, suivre le même chemin, se laisser glisser comme lui sur la pointe du toit, au risque de rouler au-delà de la gouttière dans le vide, suivre debout le chemin étroit qui longe l'abîme, et aller arracher à la mort le pauvre enfant qui, endormi, peut se débattre et entraîner avec lui son sauveur dans une chute mortelle. M. Bucchini, qui a tout son sang-froid, songe que dans quelques minutes la cloche de Saint-Etienne va sonner *Magnus*, réveiller peut-être le somnambule, et causer un effroyable malheur.

Y a-t-il quelqu'un, demande-t-il, qui soit sûr de lui et qui ose aller chercher à sauver le malheureux qui va tomber ? On se tait.

M. Bucchini n'hésite pas, on le voit descendre le long du toit, suivre le sentier périlleux ; il arrive auprès de son élève, se penche sur lui, le saisit fortement, l'appelle, le réveille peu à peu, le rassure, le soutient et par la même route le ramène et le sauve.

Les élèves de l'étude ont spontanément offert à leur maître une splendide médaille. D'un côté, cette inscription : *A M. Bucchini, qui a sauvé la vie d'un de leurs camarades, au péril de la sienne, ses élèves reconnaissants*. Et de l'autre côté, les noms des donateurs.

Le conseil d'administration de Sainte-Barbe, sur la proposition du directeur, a voulu reconnaître, comme il sait toujours le faire, le dévouement admirable de M. Bucchini.

Mais il faut que le ministre de l'Instruction publique connaisse et récompense à

lateur d'une femme vile. J'essaye d'avoir bonne opinion de vous, Eléonor, car je vous ai aimée de toute mon âme, et la nouvelle existence que je m'étais faite empruntait tout son charme à l'espoir de gagner votre cœur. Mais cela ne peut pas être. Je courbe la tête sous l'arrêt, et je vous délire de ce lien qui vous est sans doute devenu odieux.

« Je vous prie donc de m'écrire une dernière lettre qui fixera les termes de notre séparation à votre guise. Choisissez pour motif l'incompatibilité d'humour. Je ferai tout pour que votre position soit honorable, et je ne crains pas de vous voir entacher la réputation de votre nom de femme de Gilbert Monckton. La signora Piccirillo se chargera probablement de terminer pour vous cette affaire, et consentira à devenir votre tutrice et votre amie. Je vous abandonne tous mes droits sur Toldale Priory, et je vais à Torquay avec ma pupille, pour me rendre de là sur le Continent dès que notre séparation sera réglée et que nos arrangements d'affaires seront terminés.

« Mon adresse pour la quinzaine qui va suivre sera poste restante, à Torquay. GILBERT MONCKTON. »

C'était là la lettre que l'avoué avait écrite à sa jeune femme. Son contenu fut comme un coup de foudre pour Eléonor. Elle resta longtemps à la lire et à la relire. Pour la première fois depuis son mariage, elle oublia sa vengeance et songea à autre chose.

C'était trop cruel. L'indignation fut le seul sentiment qui s'empara de son esprit. Elle ne comprenait pas le désespoir de Gilbert Monckton en écrivant cette lettre d'adieu. Elle ne savait pas que l'homme fort avait lutté avec ses soupçons, repoussé chaque doute nouveau, et n'avait vaipcu tout d'abord que pour succomber enfin sous la force irrésistible des preuves, qui toutes semblaient condamner sa femme. Eléonor ne pouvait savoir cela. Elle savait seulement que son mari l'outrageait, et elle ne ressentait pour le moment qu'une vive indignation.

Elle déchira la lettre en mille morceaux. Elle voulait annihilier ses accusations insultantes. De quel droit osait-il la juger si vile ? Puis le désespoir s'empara d'elle, et, comme un fardeau lourd et glacé, la courba vers la terre et paralysa un instant toute son énergie.

Elle n'avait essayé que des échecs de tous les côtés. Elle était arrivée trop tard pour voir Maurice de Crespigny avant sa mort. Elle n'avait pas réussi à prouver le crime de Lancelot Darrell, quoiqu'elle eût tenu en mains la preuve de son crime et qu'elle en eût été le témoin. Tout tournait contre elle. Le hasard qui l'avait jetée sur le chemin de l'homme qu'elle voulait rencontrer, n'avait donné naissance qu'à des espérances trompées qui tous avaient été déçues complètement.

Et maintenant, elle se voyait soup-

connée et abandonnée par son mari, — son mari qu'elle avait aimé et respecté autant qu'elle lui permettait sa généreuse nature éמושée par la grande préoccupation de sa vie.

Dans son indignation contre Gilbert Monckton, sa haine pour Lancelot Darrell devint plus vivace qu'auparavant, car c'était lui qui était la cause de tout cela — c'était lui qui, par sa trahison, avait été le fléau de son existence, depuis le moment de la mort de son père jusqu'à l'heure présente.

Pendant qu'Eléonor songeait à la lettre de son mari, le vieux sommelier vint annoncer que le dîner était servi depuis quelques instants. Je m'imagine que le digne serviteur avait pendant tout ce temps-là rôdé dans le vestibule avec l'espoir de découvrir l'indice de quelque mystère domestique sur la figure de sa maîtresse au moment où elle sortirait du cabinet.

Mistress Monckton se rendit dans la salle à manger et fit semblant de dîner. Elle avait un motif pour cela, sans compter le désir de sauver les apparences qui semble naturel, même aux gens les plus emportés.

Elle voulait apprendre ce qui s'était passé à la lecture du testament de M. de Crespigny, et elle savait que Jeffreys le sommelier était certainement bien renseigné sur ce sujet.

Elle prit sa place habituelle à table, et Jeffreys se tint derrière elle. Elle avala une cuillerée de potage, puis elle

joua avec son couteau.

« Avez-vous entendu parler du testament de M. de Crespigny, Jeffreys ? demanda-t-elle.

— A vous dire vrai, madame, il n'y a pas plus d'un quart d'heure que M. Banks, le boulanger du village d'Hazlewood, est venu à l'office et nous a dit que M. Darrell avait hérité de toute la fortune de son oncle... sauf des rentes annuelles pour les deux vieilles folles... et comme les misses de Crespigny sont très-avares, personne n'est fâché de ce qu'elles n'aient eu l'héritage.

Du sherry, madame, ou du vin du Rhin ?

Eléonor toucha presque machinalement l'un des verres devant elle et attendit que le vieillard, qui n'était plus aussi habile et aussi prompt que du temps du père de Gilbert Monckton, lui eût versé du vin et eût enlevé son assiette.

Où, madame, continua-t-il, Banks d'Hazlewood a dit que M. Darrell avait eu la fortune. Il tenait la nouvelle de la servante de mistress Darrell qui l'avait raconté chez elle, dès son retour, et qui tremblait comme une feuille, au dire de la servante, tandis que M. Lancelot était blanc comme un linge et ne souffrait mot à personne, excepté au gentleman étranger, son ami.

Eléonor n'accorda que fort peu d'attention à ces détails. Le fait principal la préoccupait en entier. Les moyens désespérés de Lancelot Darrell avaient

réussi. Le triomphe était pour lui. Mistress Monckton quitta la salle à manger et monta chez-elle. Elle tira elle-même une malle d'un petit cabinet de débarras et commença à emballer ses vêtements les plus simples et les objets nécessaires à sa modeste toilette.

« Je partirai de Toldale demain matin, dit-elle ; je prouverai du moins à M. Monckton que je ne tiens pas à profiter des avantages de mon mariage d'argent. Je partirai d'ici et je recommencerai ma vie. Richard avait raison, mon rêve de vengeance était un rêve imprudent. Je suppose que c'est bien, en somme, que les méchants réussissent en ce monde, et que nous devons nous contenter d'assister à leur triomphe. »

Eléonor ne pouvait songer sans amertume au brusque départ de Laura. Elle n'avait pu être poussée, elle, par les mêmes motifs que Gilbert Monckton.

Pourquoi donc était-elle partie sans un mot d'adieu ? Mais Lancelot Darrell était la cause de ce chagrin aussi bien que de tous les autres, car c'était la jalousie qui avait indisposé Laura contre son ami.

Le lendemain matin de bonne heure, Eléonor Monckton quitta Toldale Priory. Elle se rendit à la gare de Windsor dans une petite voiture qui était affectée à son usage et à celui de Laura Maxon. Elle n'emporta avec elle qu'un porte-manteau, son pupitre et son nécessaire de toilette.

« Je m'en vais seule, Martin, dit-elle